Alexandra Bircken : STRECH

Estelle Nabeyrat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27454>

DOI : 10.4000/critiquedart.27454

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Estelle Nabeyrat, « Alexandra Bircken : STRECH », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 21 novembre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27454> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.27454>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Alexandra Bircken : STRECH

Estelle Nabeyrat

- 1 C'est là un travail singulier et bien trop méconnu en France que trois expositions ont permis de réunir dans ce catalogue édité, conjointement par le Kunstverein de Hanovre, le musée Abteiberg (Mönchengladbach) en Allemagne et le Centre d'art contemporain d'Ivry. Née en 1967 à Cologne – où elle vit de nouveau – Alexandra Bircken a longuement étudié et travaillé à Londres. A partir de 1990, alors qu'elle se forme au stylisme au Central Saint Martins College of Art and Design, Alexandra Bircken acquiert des techniques de façonnage qui sont désormais au cœur de son répertoire formel. Après le succès d'une carrière dans la mode, elle décide de quitter ce milieu en 2004. Elle développe alors une pratique artistique essentiellement sculpturale s'articulant autour du corps, de ses enveloppes, voire ses mécanismes : « La plupart des caractéristiques humaines peuvent être décrites comme un programme, une machine. [...] Mon travail se nourrit d'observations de la vie humaine et de son cadre de vie. [...] Nous fonctionnons comme des machines » (p. 139). Dans un entretien avec Claire Le Restif (p. 141), Alexandra Bircken répond à la philosophe Donna Haraway : ces corps-pénétrables, ces peaux retournées, ces découpes de mécaniques, le style cyber, tous ces éléments participent d'une évaluation des rapports de dépendance et de soumission. Car l'artiste allemande tisse autant qu'elle déchire, et par ces collusions de geste, c'est le stigmate de l'activité féministe qu'elle libère. « L'art de la découpe [...] l'aide à opérer une sorte de vivisection, écrit Michael Stoeber, [...] Laquelle met les objets hors service » (p. 140). Motos de course, armes à feu, Bircken tranche des archétypes de la puissance masculine et leur potentiel de destruction. La cohabitation étrange de ces œuvres présentées lors des trois différentes versions de l'exposition est formidablement illustrée dans le catalogue. Les soixante objets qui y furent présentés sont scrupuleusement documentés et commentés par les critiques et les commissaires associés au projet, offrant ainsi au lecteur une véritable introspection de l'art d'Alexandra Bircken.